

**Mathieu Blard**

# Jeunesses de France



ROMAN

ÉDITIONS  
MANÉ  
HUILY

# Jeunesses de France

*« Bisbar taille, direction chez sa mère. Elle ouvre. Des larmes coulent sur ses joues. Bien sûr, elle a tout entendu. Une fusillade, ça fout le boxon. Elle n'a pas tellement vieilli, à peine quelques rides. Un peu au coin des yeux, aucune autour de la bouche. Elle n'a pas dû beaucoup sourire pendant sept ans. Elle le tire doucement vers elle, dans l'entrée, et le prend dans ses bras. Elle a du mal à faire le tour de ses épaules, pourtant, Bisbar a l'impression qu'elle est immense. Et qu'il est tout petit. »*

Bisbar sort de prison. Il se remet à la boxe, coaché par Jean-Louis, pendant que Billy, vertueux journaliste au chômage, infiltre les Nationalistes Identitaires où il rencontrera Julia. Autour d'eux, il y a aussi Rachid qui deale pour le compte de Zak. Et bien sûr Jasmine, la sœur de Momo, le futur avocat... Céline parlait de la « petite musique » en évoquant l'écriture. Dans cette polyphonie contemporaine où chacun joue sa partition au cordeau, on est surtout marqué par le tempo, ce rythme soutenu et insoutenable, comme dans un combat de haut niveau sur un ring grand comme la banlieue. Attention à l'uppercut !

Mathieu Blard est né en 1992 à Épinay-sur-Seine (93) et a grandi à Colombes (92). Journaliste, il se déplace désormais au gré des demandes de la presse : *Bondy Blog*, *Libération*, *Psychologies*, *l'Est Républicain*, *Vosges Matin*, *le Courrier Picard*... **Jeunesses de France** est son premier roman.

19 €

ISBN 979-10-96468-45-4

Éditions Mané Huily  
www.editionsmanehuily.com



Jeunesses de France



Mathieu Blard

# Jeunesses de France

*Roman*

Éditions Mané Huily

© Éditions Mané Huily, 2020.

*À mes parents*



## PRÉFACE

*« Il a de l'or dans les mains, le gamin », « tu verras, ça cogne », « il ose pas te demander d'y jeter un œil ». Voilà trois avis que je partage volontiers avec toi, camarade lecteur, avant que tu ne plonges dans ce roman coup de poing. Imagine un Louis-Ferdinand Destouches qui aurait adopté un chiard élevé par Virginie Despentes et Michel Audiard. Improbable, non ? Ah oui, forcément, sur la chronologie, tu tiques. T'arrête pas à ça car si tu es prêt à demander à un moins de 28 ans qu'il éclaire ta lanterne sur quelques termes argotiques et à un fan de boxe qu'il te serve – parfois – de décrypteur, tu vas t'offrir un trip social et littéraire d'enfer.*

*Que je te retrace vite fait la genèse de cette aventure quand même. Les propos liminaires sont ceux d'un pote éditeur de polars et de la quasi-marraine tutélaire de cet ouvrage. Et j'ai synthétisé, sinon il m'aurait fallu trois pages (merci Elyane, Lucien, Anne-Laure, Margaux, Aurélien et compagnie). Ça fait un bail que j'hérite de manuscrits plus ou moins fictionnels, plus ou moins bien torchés, plus ou moins susceptibles de terminer entre les mains d'une maison d'édition pour publication.*

*Raconter la transformation d'un manuscrit en livre, c'est rappeler ce goût de pomme en cuisine des Tontons Flingueurs, c'est confesser un nombre inquiétant de roteuses prises à Paname ou dans ce rade de Nancy décrit dans le Bye bye Blondie de Virginie Despentes. Ce « d'où écris-tu ? », façon Édouard Louis pour la classe sociale, c'est avoir rencontré Mathieu, un plumitif quittant Psychologies.com pour l'école de la PQR. Les faits div' et les trib' à Nancy, Épinal, Amiens, Beauvais en observation après avoir tricoté des phrases avec Alexandre Jollien, ça enrichit son homme ! Lire cet enfant de France, c'est accepter l'idée d'un monde où la mousse et le kébab seraient les marqueurs sociaux. Si l'on n'est pas attaché viscéralement à la forme interronégative avec « ne », si les descriptions du désir et de la jouissance masculines, conjugués au mythe de la virilité interrogé – et parfois violemment renvoyé dans ses cordes – ne chatouillent pas trop une fausse pudibonderie, alors il ne faut pas hésiter à s'immerger dans cette histoire d'ex-taulard, de boxe, de fachos, de violence, de sexe, d'amour, de flingues, de fidélité, d'attachement aux daronnes de toutes les cités, d'espoirs fracassés et de passions littéraires. Céline et Orelsan, ça dépote.*

Christine Sallès  
Chroniqueuse littéraire, journaliste

## AVANT-PROPOS

Être un mâle dans une société patriarcale, c'est à chier aussi.

J'écris chez les faibles parmi les dominants. Je le revendique et m'en excuse à la fois. Et j'ai piqué l'anaphore à Virginie Despentes.

J'écris du côté des tocards, des ratés, des pas grand-chose, des négligeables, des pas stylés, des pas virils, de ceux qui chialent quand ils voudraient faire les durs, de ceux qui font les durs quand ils voudraient chialer, des à peu près, des alcooliques, des toxicos, des médiocres, des trop tendres, des pédés, des trans, des asexuels, des touchants, des pas beaux, des trop grands, des petits gros, des keuss et des pas désirables, de ceux qu'on raille en face, qu'on veut pas baiser, de ceux qui débandent, de ceux qui ne jouissent pas, de ceux qui crachent trop vite, de ceux qui galèrent à trouver le clito, qui parlent pendant le sexe pour faire passer la trouille, qui ont peur de montrer leur bite, qui voudraient bien faire jouir à chaque fois mais qui ne veulent pas créer une injonction de plus au pays du plaisir et des emmerdements, de ceux qui ont raté leur adolescence, qui ratent leur vie d'adulte, des racailles, des fils à papa, de ceux qui se faisaient racketter à la sortie

du collègue, des harcelés scolaires, des pas sportifs, des grassouillets, des maladroits, des mal à l'aise, des faux marrants, des vrais tristes, des dépressifs, des borderlines, des schizophrènes, des tarés, des dingues, des amoureux transis, des friendzonés, des langués, des vieux puceaux, des gauchistes, de ceux qui voudraient faire cramer le néolibéralisme, des inadaptés, des inappétents, de ceux qui matent leur teub en se demandant pourquoi ce petit bout de chair leur donne autant de droits, de privilèges et d'angoisses qui vont avec, qui se disent qu'être du côté du sexe fort est une belle arnaque mais qui n'osent que le murmurer pour ne pas être indécents. J'ai piqué l'anaphore à Despentès parce qu'on ne peut pas faire mieux et qu'elle a raison sur toute la ligne. Être un mâle, c'est à chier quand la société n'est pas égalitaire, mais c'est moins dangereux qu'être une femelle. J'écris de chez les faibles parmi les dominants. Je le revendique et m'en excuse à la fois.

## CHAPITRE I

*« Tout ce qui nous arrive prolonge le désordre, et on espère que la salle de muscu fera de nous des hommes »*

*Scénario, Youssoupha*

« Bonne conduite, fous le camp et retourne te branler chez ta mère », lance le maton à Bisbar, au réveil. Une bonne nouvelle, sa remise de peine a été accordée.

Bisbar a pris une décennie à l'ombre pour un braquero raté, à dix-neuf ans. Il avait un vrai calibre qui pesait lourd et lui faisait suer la paume de la main. Un autre lascar avait dessoudé la banquière sur un coup de sang. Sept piges à Fleury, c'est long. On oublie le dehors, le béton et le reste. Des journées rythmées par la muscu, la popote, la promenade et le shit. Bisbar s'approche de la tour familiale, au milieu d'une banlieue grise de région parisienne avec un nom de musicien classique. Tout lui est familier. Il jurerait même que les étrons de pitbull qui jonchent le sol n'ont pas changé de place depuis la dernière fois. Le porche qui sert

de cage de foot est toujours là. D'ailleurs, une semelle de pompe n'a pas résisté, et traîne par terre à côté du poteau. Il se souvient des parties à trente-cinq jusqu'à la nuit tombée, et des insultes au proprio du ballon quand il rentrait chez lui. En cas de match nul, ça se finissait à la canette. Si c'était une fiotte, il en chialerait presque, en y repensant.

Bisbar serre quelques pognes. Les mecs n'ont pas bougé d'un iota. Ils sont pareils qu'avant, en plus robustes ou plus gras. À leur âge, on grandit plus, on s'alourdit. À cette heure-là, c'est calme. 11 h du mat', les choufs prennent leur poste, pépère. Premières roues arrière sur l'asphalte. Bou-boule siphonne déjà des canettes de coca sur les marches, devant l'interphone. Tout le monde le kiffe, il est tout le temps dehors. Si on ne voyait pas ses vieux de temps en temps, on croirait qu'il habite en bas. Quand il était môme, on le mettait tout le temps au goal. Bisbar est ravi de voir sa gueule. Check de rigueur et accolade. Dans ses yeux, y'a pas mal d'admiration. Bisbar joue le jeu. La taule, ça a au moins cet avantage. Il fait le mec comme prévu, pas détruit mais un peu cabossé, comme un boxeur avec un coquard mais qui vient de gagner par K.O. En vrai, il n'en mène pas large, devant l'interphone. La daronne n'est jamais venue le voir au parloir. Il se demande s'il a changé.

Bouboule lui dit : « T'es devenu trop stock ».

Y'a que la fonte, au placard. La daronne, elle a jamais aimé les muscles. Quand il avait emprunté les haltères d'Hakim, à seize piges, elle lui avait dit cash : « C'est pas ça qui fera de toi un homme, fils ». Qu'est-ce qu'elle va lui sortir, cette fois ?

Il se demande si elle, elle a changé. Ça lui fait cinquante balais, à la mater'. Et sa piaule ? Qu'est-ce qu'elle est devenue, sa piaule ? Est-ce que la barrette planquée entre deux lattes du parquet, sous la commode, y est toujours ? Ça lui ferait du bien un petit joint. Un petit joint libre. Ça change rien au goût, mais c'est psychologique.

Il pique une gorgée à Bouboule. Il se sent pas de monter, ça lui tord le bide.

« J'ai envie de chier, on va au grec ? » Il montera plus tard. Il voudrait chialer, mais pas devant l'autre.

Bouboule, tout le monde l'aime, mais faut le voir quand on est de bon poil. Quand le moral est pas top, il casse les couilles. Il adore internet, décrire des scènes de films de cul, le coca et le shit. Bisbar s'en branle. Au fond, c'est peut-être pour ça que les autres recherchent sa compagnie. Ce mec est reposant. Il est comme la radio. On allume le bordel et on attend qu'il en ait marre de cracher, mais ça arrive que quand il y a plus de piles dedans, et des piles, il en aura jusqu'au cercueil, Bouboule. Il est tellement con qu'il est même foutu de chanter une pub en sourdine s'il l'entend à la télé qui passe derrière le « chef » qui a servi les kebabs. Alors ça ou les clips, c'est pareil, la solitude en moins.

Bisbar ne touche pas à la bouffe. Il en a pourtant rêvé de ce grec. Bouboule a fini, il lui choure des frites. Putain, ça l'énerve.

« Wesh, t'as pas assez graillé ? »

« Ça va, frère, je vais boxer cette année, je veux passer en lourds-légers, du coup le poids j'm'en bats les couilles. »

« Mais putain, on a jamais vu un boxeur s'engraisser au grec pour son premier combat, t'es con ou quoi ? Le coach il voudra jamais, lâche l'affaire. Pis t'as déjà vu un lourd d'un mètre vingt, toi ? »

L'autre truc qui est bien avec Bouboule, c'est qu'il ne se vexe jamais. Il a appris à endurer. Aller au goal, c'est la première humiliation en bas des tours, mais ça reste la moins relou. Avec ce qu'il a déjà pris dans la gueule, il n'est pas prêt de boxer, mais il peut se faire injurier par une patrouille de police qu'il est capable de rester stoïque et de boire son coca. Rien à foutre, Bouboule, il bouffe les frites. Bisbar se lasse, le checke, et se casse.

Dehors, il voit de loin la tour de la daronne. Il n'est toujours pas prêt. On dit des mecs qui sortent de taule qu'ils ont qu'une envie, c'est de fourrer. C'est pas faux, sept piges entre quatre murs, à s'astiquer en scred, sous la couette, pour pas réveiller les compagnons de cellule, c'est long.

Bisbar a envie de cul, il a la dalle, mais il se sent pas bien. Il se rappelle la sœur à Dylan, qui suce pour vingt boules, parce qu'elle se défonce la gueule depuis dix ans. Si elle est pas trop abîmée par la came, ça peut le faire. Il n'est pas en position de faire le difficile. Et il a trop la flemme de charbonner. Une pipe, y'a rien à faire et puis y'en a pas pour long.

« Bonjour Madame Da Silva, votre fille est là ? »

« Bisbar ? Qu'est-ce que tu fous là, sale racaille ? »

Il ne peut décentement pas lui répondre qu'il veut fourrer sa queue dans la bouche de sa mère. Cette vieille

tos a toujours été conne. Sa mioche fait la pute depuis le collègue pour se défoncer et elle croit toujours qu'elle va épouser un député. Une grosse vache celluliteuse, naïve et pédante.

« J'ai un truc à dire à Jenny, elle est là ? »

« Va te faire foutre Bisbar. Je sais pas c'que tu lui veux à ma fille, mais ce qui est sûr c'est qu't'as pas intérêt à faire rentrer tes sales grolles chez moi. T'as toujours été une racaille et la p'tite, elle ne traîne pas avec les loubards. »

Bisbar sait qu'il doit la jouer pied léger. Quand on sort de taule, une petite insulte et on prend trois mois. Comparution immédiate, juge d'instruction, retour à la case branlette et chichon. Il se calme, bien qu'une violente envie de lui en coller une bonne en travers de la gueule lui démange la main droite. Celle avec laquelle il cogne dur.

« Calmez-vous, Madame Da Silva. Je m'en vais, dites-lui juste que je suis passé et que j'ai un truc à lui proposer. Bonne journée, Madame Da Silva. »

Sale pute. Au moins, avec ça, il se dit qu'elle va se démerder pour le voir, Jenny. Parce que la vieille conne va lui dire qu'il est venu et qu'en plus, elle va passer des plombes à se demander ce qu'un fondu comme lui peut bien lui vouloir. Et la Jenny, elle se doute qu'il a les couilles pleines, elle est pas débile. Elle l'a pas vu depuis sept berges et y'en a pas un dans la cité qui sait pas qu'il était à l'ombre. Avec un peu de chance, elle croira qu'il est venu chez elle en premier pour les sentiments, et elle lui fera une ristourne. Faudra raquer quand même. Jenny, c'est la Thatcher de la pipe. Quand on a sa consommation, on est

bien obligé de faire passer les bénéfiques en premier, même pour les lascars aux grands yeux.

Bisbar a toujours été beau. Il ne se rappelle pas avoir jamais eu de tifs. Dans une tess, t'as pas des masses de choix. Soit t'es le plus balèze et personne te fait chier, soit tu suis les modes, tu te fous des étoiles dans les cheveux et des crêtes pas possibles selon ce que décident les mecs qui font du ballon à un niveau correct, soit tu t'en tapes et tu rases. Y'a bien que ça de vrai pour pas avoir d'emmerdements, de raser. Bisbar, c'est un mec pragmatique et le coiffeur, ça n'a jamais été sa came. Il a des yeux bleus. Il est grand et balèze. À l'époque, il était même un bon sportif. Boxeur. Le foot, il avait pas le talent, tandis que la boxe, il avait le cœur, la haine et la passion. Il en faut pas plus. Ils auront beau dire, y'a bien que ça qui compte. Belle carrière amateur, passé pro à 18 ans, il faisait plus que le taf. Six combats, six victoires, six par K.O. chez les poids moyens. Le début du respect. Mais pour ça, ici, y'a encore rien de mieux que la taule. Son coach croyait en lui. Il charbonnait, l'enfoiré. Tous les soirs à la salle, à prendre des beignes. Il cavalait aussi tout le temps. Ça lui paraît loin tout ça.

Pour l'instant, il se dit qu'il va devoir poireauter pour la pipe et ça l'emmerde. Depuis quand les putes à vingt balles se font sucrer des clients par leurs daronnes ? C'est la meilleure, celle-là. Il sort et se dirige vers les vendeurs. À cette heure-là, c'est calme, les bourgeois roupillent du sommeil du juste, celui qu'a pas besoin de se lever le matin. Le seul vrai bon sommeil, avec la justice du porte-

feuille au fond et un peu de défonce sur le dessus. De loin, il repère Joe. Un vieux pote, le Joe, qu'a toujours vendu, qui s'est toujours fait serrer et qu'a toujours revendu. Un casier long comme le bras avec des petites peines merdiques, de celles qui ne font même pas jolies à montrer aux potes. Mais un bon mec, qui balance pas et qui taffe pas. Il vend, il purge, il vend. Il est là, il connaît les gars, même les condés n'en veulent plus. Il crèvera à sa place, d'une balle dans la carcasse, sûrement destinée à un autre. Bisbar va le voir. Il a envie d'une barrette.

« Putain, l'ancien, t'es sorti ! »

« Ouais. T'as de quoi méfu ? Les barrettes qui sentent le cul de taulard, j'en ai plein le fion. »

« Ha ha ! Faut bien que ça rentre par un trou, frère, et là-bas, les mecs en veulent de cette merde ! Azy, c'est pour moi, réserve personnelle, gratos, pour le plaisir de revoir ta gueule. Tu reboxes quand ? »

« Pour boxer, faut une licence, gros. Cimer pour le teush. »

Bisbar se tire. Il a assez causé pour la matinée. Ce gros con le fait chier. Il avait besoin de parler de boxe ? Qui parle de boxe à un mec qui sort de taule ? Putain, s'il lui avait pas offert sa barrette, il lui aurait bien refait le portrait à cet enculé. Il mate vers la tour de la daronne. Il n'est pas prêt. L'autre bouffon lui a aussi refile des feuilles. Il gratte une clope à une meuf qui passe. Elle n'est pas du coin, s'empresse de lui filer et se tire. Elle est bonne. Il la mate se casser d'un pas faussement naturel, anormalement pressé. Il aime bien sentir qu'il lui fout la trouille. Il

marche jusqu'à l'arrêt de bus. Par terre, un ticket sans mollard dessus. Un toncar parfait. Il le chope et roule son sdar, avec soin. Au placard, c'était le préposé aux joints parce qu'il fait ça très bien. Ça prend du temps mais c'est du grand art. Il tire une latte. Ça le détend. Ce qui l'emmerde, c'est qu'il ne se sent pas si libre. Ça gâche le goût du tarpé. Pourtant, Joe a toujours eu de la bonne came, mais il n'a rien d'exceptionnel, ce foutu spliff. Et cet arrêt de bus, pareil, il n'est pas confort en fait. Depuis le temps qu'il attendait d'être dehors, ça ne lui fait finalement pas grand-chose. Il pense à ses compagnons de cellule. À cette heure-ci, ils doivent cogner Fifa. Ça le fait sourire. Chez la daronne, il doit encore avoir la PS2 qui traîne quelque part, mais ça a vieilli et puis tout seul, ça n'a pas le même charme. Personne à charrier. Tout doucement, il se détend. Une vieille rapplique. Elle doit attendre le bus. Elle le mate dans le blanc des yeux. Ça va, elle a la place de se poser sur le banc. Il fait gaffe à pas gêner les autres dans les transports. Sa reum lui a toujours dit qu'il fallait laisser la place aux gens dans le bus ou le train. Il est bien élevé, Bisbar, même si tout le monde dit que c'est une caillera. Les autres, ils savent pas, mais sa mère, elle a jamais rien laissé passer. Quand il était tout gosse, il avait intérêt à lever son cul et laisser sa place si un papy rappliquait. Elle l'a élevé sans père, mais pas sans poigne. Pourquoi elle le zieute de traviole, cette vioque ? Il ne fait rien de mal, bordel, il fume juste un foutu joint. Ça la fait tant chier que ça qu'il fête sa libération ? Et pourquoi elle ne le pose pas, son vieux cul tremblotant ? Il se racle bruyamment la

gorge, parce qu'il sait que les vieux n'aiment pas ça et bazarde un mollard mammouth à ses pieds, avant de prendre le large. Il ne supporte pas le regard des vieux, ça lui fout le cafard. Leur jaune au fond des yeux, avec la morale et la mort qui vous matent toutes les deux ensemble et donnent l'impression de se foutre de votre gueule, ça lui colle les foies.

Bisbar termine son pétard tranquille, le boule posé sur un bac à fleur, après avoir bien pris soin de vérifier qu'aucun clébard ne l'ait préalablement souillé. Ça le dégoûte, la merde de chien. Il se sent mieux. 13 h. Rien à foutre. Il se dirige vers chez Momo, tour Z. Momo, c'est un frère pour lui, depuis toujours. Ils ont grandi ensemble, sont partis en colo ensemble, ont passé la porte de la salle ensemble, fait des conneries ensemble, bu du Jack avec les grands ensemble, vomi contre l'interphone de la tour J ensemble. Bref, c'est le mec chez qui il est sûr d'être reçu. Il venait le voir toutes les semaines au placard, Momo. Il lui donnait des nouvelles de la cité. Y'avait pas grand-chose à dire, mais c'était toujours ça. Ça le faisait rêver. Et puis chez Momo, y'a Jasmine. Elle a deux ans de moins que lui. Quand ils étaient gamins, elle voulait toujours les suivre lorsqu'ils faisaient des conneries. Elle venait les chercher quand la reum de Momo les appelait pour la bouffe. Il était tout le temps fourré chez eux, Bisbar.

Il appelle l'ascenseur qui ne fonctionne toujours pas. Putain, se taper les quinze étages après un gros sdar, ça lui casse les couilles. En même temps, il marche plus depuis 2005 cet ascenseur, il devrait le savoir. Il commence à

grimper. Ça sent pile comme dans son enfance. Pisse au 1<sup>er</sup>, puis comme dans les parkings à partir du second, avec des variantes graillon, mafé, couscous, morue ou pot-au-feu selon l'étage et l'origine des habitants. Les tags non plus n'ont pas bougé. Y'en a aucun de lui. Ils en avaient fait un au 14<sup>e</sup>, avec Momo, quand ils étaient hauts comme trois pommes. Sa daronne leur avait fait nettoyer et les avait punis pendant deux plombes, dans deux placards séparés. L'horreur. Elle élevait ses gosses à la dure, comme la plupart des gens ici. Il s'arrête à mi-chemin et tire sa dernière latte, s'apprêtant à bazarder le joint sur les marches, puis se ravise. On ne salope pas la tour à Momo. Il mouille le bout, pour éteindre ce qui reste et l'enrobe dans un mouchoir, qu'il enfourne dans sa poche. Il arrive hors d'haleine.

C'était prévu. À titre indicatif, il se renifle l'aisselle. On sait jamais, Jasmine pourrait être là. Quoique avec ses études de droit, il se doute bien qu'elle ne passe pas sa journée à enfiler des perles, mais bon, personne n'est à l'abri d'un coup de chance. Ça va, ça fouette pas trop le cadavre. Il inspire un grand coup et sonne.

Il a un peu la trouille, comme quand, tout même, il avait fait une connerie. Madame Hrird, elle ne rigolait pas. Elle était avec les mêmes des autres comme avec les siens. Sévère, mais juste. Et il ne se sent pas prêt pour une leçon de morale. Mais quand elle ouvre, la daronne de Momo – qu'il n'insultait jamais, pas même pour rire dans les concours de vanes avec son meilleur pote – elle est loin de penser aux remontrances. Elle laisse échapper un petit

cri. Elle non plus n'a pas bougé des masses. Les rides aux coins des yeux sont à peine creusées, celles qui s'élargissent facilement chez les gens qui se marrent et se font du souci. Elle sourit à pleines dents en voyant Bisbar. Du haut de ses cinquante-cinq berges, c'est toujours une belle femme, avec un corps de maman qui aime faire la cuisine et aussi la manger, des rondeurs coupables derrière une robe légèrement trop ample, pour les planquer. Bisbar a chaud au cœur. Elle le prend dans ses bras.

« Sept ans qu'on t'a pas vu ! T'es toujours beau comme un cœur, mon Bisbar. »

« Bonjour Fatima, ça me fait plaisir de te revoir. »

Elle a les larmes qui montent et se laisse aller. À son âge, on s'emmerde plus avec les convenances. Si on veut chialer, on chiale et c'est marre. Bisbar est touché mais refoule, comme d'hab.

« Sept ans... T'as encore grandi on dirait. Je suis tellement heureuse... Momo ! Viens voir, Momo ! Il doit encore être en train de travailler, c'est bientôt les partiels et tu sais ce que c'est. Jasmine, viens aussi. Ils vont être tellement contents de te voir, ils me parlent tout le temps de toi ! Ils bossent ensemble, Momo l'aide un peu avec ses deux ans d'avance mais elle se débrouille déjà bien... À la fin de l'année, il passe le barreau, enfin, tu sais bien. »

Non, Bisbar ne sait pas. Il n'a jamais pensé à demander à Momo où il en était, pendant ses visites au placard. Ils causaient des autres, du grec, des meufs et de foot, mais jamais des études de Momo. Il avait demandé des nouvelles de Jasmine, il savait qu'elle faisait comme lui,

mais pas qu'il préparait un concours pareil. Putain, Momo baveux, ça l'emmerde, Bisbar.

Le sien d'avocat était à chier, un connard commis d'office qu'en avait rien à carrer de sa face de scarla. Il les fourre tous dans le même sac, avec les flics et tous ces enculés de bourges. Quand on fait du droit, on devrait pouvoir plutôt finir dans un burlingue, à trente-cinq heures par semaine et laisser les dealers tranquilles.

« Putain, frérot, je suis tellement content de te voir ! », lance Momo dès qu'il l'aperçoit dans l'entrée. Accolade. Par-dessus l'épaule de son pote, Bisbar zieute le couloir et voit arriver Jasmine. Son visage s'épanouit dès qu'elle croise son regard. Pas d'effusion avec elle, deux bises et un sourire. Elle a toujours été pudique, Jasmine, et ce n'est pas aujourd'hui que ça va changer. Les voir tous les trois, ça lui fait tout chaud au creux du bide. Momo a déjà moins de tifs, dont quelques-uns bien blancs. Il a pris du poids, un peu, aussi. Un petit bide de keum bien intégré, qui bouffe plus qu'il ne bouge, mais quand même assez sainement pour ne pas devenir un gros tas de graisse. Il s'était pas rendu compte au parloir. La liberté lui aiguise le sens de l'observation. On l'invite au salon et on lui sert un thé. La discussion se lance comme s'ils s'étaient quittés hier. Pas de remontrances, pas de leçons, la famille, quoi, la vraie, celle qui reste quand on n'a plus rien et que tout autour sent la merde. Exactement ce qu'il lui faut. Bisbar se laisse aller, écoute avec plaisir les derniers ragots du quartier, enfin ceux qu'on peut dire devant une daronne : le nouveau mouflet chez les Da Silva, le fils Kombouaré qui

s'est marié, le père Hamadi qui est reparti au bled... Rien sur l'actu des transferts zonzon-cité. Il est content de savoir tout ça, même si au fond, ça lui en touche une sans faire bouger l'autre. Ces blases, c'est ceux qu'il a toujours connus. Et il peut continuer à balancer des œillades à Jasmine, comme à quinze ans. Elle y répond toujours, avec ce sourire en coin, timide, mais bien présent. Et Momo qui fait semblant d'y voir que dalle alors qu'au fond, avant, il aurait bien aimé que Bisbar entre dans la mif' par la case mariage. Aujourd'hui, c'est moins sûr, il sort du placard quand même, et Momo, il en a jamais rien eu à cirer du charisme des taulards. Les derniers temps, quand Bisbar a commencé à traîner avec des mecs chelous, il le mettait en garde.

« Arrête de faire le con, mon pote, un jour tu vas te faire pincer ou te prendre une bastos. Les conneries, c'est bien quand c'est Booba qui les raconte, mais rappelle-toi bien qu'il en a jamais fait. »

« Laisse-moi faire mon biz, j'suis pas une grosse tête comme toi, je gère. »

Bisbar, il aurait bien mené la grande vie avec Momo, sa sœur à l'arrière d'une tire, genre Ferrari, à écumer les casinos de la Riviera, siffler du champ', bouffer du homard parce que ça fait chic et faire mouiller les petites bourges. Au lieu de ça, ils se voyaient presque plus, lui et son pote. Il s'était dit que quand il aurait des ronds, il les embarquerait en voyage, à l'œil, faire le tour du monde et que c'était la meilleure façon de revoir un vieux copain. Il s'était aussi dit qu'il mettrait sa reum à l'abri, une baraque sur la

côte, où elle voudrait, et qu'elle aurait plus besoin d'aller charbonner.

On lui propose de rester pour la bouffe. « Y'a pas grand-chose, mais ça fera l'affaire si t'as pas une faim de loup. » Dans le langage de Madame Hriid, ça veut dire, précisément : « J'ai à becter seulement pour six, tu pourras te resservir que trois fois, mais bon, on fait ce qu'on peut. » Ok, Bisbar accepte de bon cœur. Il se sent bien. Les emmerdes viendront plus tard, pour l'instant, il se laisse kiffer et y'a les yeux de Jasmine.

« T'as une idée de ce que tu peux faire, maintenant que t'es dehors ? », lance Momo.

Ah non, les emmerdes, c'est pour tout de suite. Bisbar se braque et fait semblant de pas comprendre.

« Faut que je passe voir la daronne. Après, on verra. Je l'ai pas vue depuis un bout... »

Il se rattrape juste au bon moment. Il n'a jamais dit à Momo qu'elle ne venait pas le voir, sa mère.

« T'es là alors que tu n'as pas vu ta mère depuis que tu es sorti ? », s'effare Madame Hriid.

Pour elle, c'est pas pensable que Bisbar sirote un thé chez eux. Elle imagine sa vieille en train de faire le pied de grue depuis qu'elle a appris sa sortie. Pourtant, elle ne sait même pas qu'il est dehors. La discussion commence à le faire chier. Il ne voulait pas parler de sa reum et il voulait pas avoir à se justifier de quoi que ce soit. Faut qu'il prenne congé, fissa. Il embarquerait bien Momo, pour quelques joints et une balade.

« Ouais, mais je peux pas aller la voir comme ça, tu as vu mes habits ? Et faut que je passe lui acheter des fleurs,

aussi. Elle a attendu sept ans, elle peut bien attendre encore quelques heures. Momo, tu m'accompagnerais pour les courses ? »

Il sent bien que ça ne l'arrange pas, son pote. Ça lui fout le seum de voir qu'il préférerait charbonner comme un con plutôt que de sortir avec lui, comme quand ils étaient gosses. Des fois, il poireautait deux heures en bas, à faire des jongles, pendant que le Momo terminait son taf. Putain d'intello.

« Vas-y, je finirai ce soir, ça fait trop longtemps. On bouge après la bouffe. »

Achevé d'imprimer en août 2020  
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery  
58500 Clamecy

Dépôt légal : août 2020  
Numéro d'impression : 008204  
ISBN : 979-10-96468-45-4

Imprimé en France

*La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert*